

## L'amour au temps du choléra

Fermina Daza, peu habituée à la rue, entra sous les arcades sans faire attention où elle allait, tout en cherchant une ombre pour se protéger de l'impitoyable soleil de onze heures.

Elle s'enfonça dans le brouhaha brûlant des cireurs de chaussures et des vendeurs d'oiseaux, des libraires d'occasion et des guérisseurs et des crieurs de friandises qui annonçaient à grands cris au-dessus de la cohue les sucreries à l'ananas pour les nanas, celles à la noix de coco pour les barjots, celles au sucre de canne pour Kanelle.

Mais le vacarme la laissa indifférente, immédiatement captivée par un papetier en train de faire des démonstrations d'encre magique pour écrire, d'encre rouge sang, d'encre d'apparence triste pour des messages funestes, d'encre phosphorescentes pour lire dans l'obscurité, d'encre invisibles se révélant à l'éclat de la lumière. Elle, elle les voulait toutes pour jouer avec Florentino Ariza, et lui faire peur avec son ingéniosité, mais après plusieurs essais elle se décida pour une petite fiole d'encre d'or. Ensuite elle alla voir les confiseuses assises derrière leurs grandes cornues, et elle acheta six friandises de chaque sorte, en les montrant du doigt au travers du verre parce qu'elle n'arrivait pas à se faire entendre dans la clameur : six cheveux d'anges, six confitures de lait, six briques de sésame, six macarons au manioc, six boulettes au fromage, six roulés, six bouchées à la reine, six de ceux-ci et six des autres, six de tout, et elle les mettait au fur et à mesure, avec une grâce irrésistible, dans les paniers de la servante, complètement indifférente à la gêne causée par les gros nuages de mouches sur le sirop, indifférente au désordre permanent, indifférente à la vapeur de sueurs rances qui se diffusaient dans la chaleur mortelle.

Une noire joyeuse portant un tissu coloré sur sa tête, ronde et belle, la sortit de son envoûtement en lui offrant un morceau d'ananas découpé en triangle piqué sur la pointe d'un couteau de boucher. Elle le prit, le mit tout entier dans sa bouche, le dégusta, en laissant errer son regard sur la foule, lorsqu'un choc la cloua sur place. Dans son dos, si près de son oreille qu'elle seule put l'entendre dans le tumulte, elle avait perçu la voix :

– Ceci n'est pas un endroit convenable pour une déesse couronnée.

Elle tourna la tête et vit à quelques centimètres de ses yeux, les autres yeux glacés, le visage livide, les lèvres pétrifiées de peur, tels qu'elle les avait vus dans le tumulte de la messe de minuit la première fois qu'il s'était trouvé aussi près d'elle, mais à la différence d'alors, elle ne ressentit pas le choc de l'amour, mais l'abîme de la déception. En un instant, l'étendue de sa propre erreur se révéla entièrement et elle se demanda atterrée comment une telle chimère avait pu incuber si longtemps et causer autant de dommages dans son cœur. A peine réussit-elle à penser : « Mon Dieu, pauvre homme ! ». Florentino Ariza sourit, essaya de dire quelque chose, essaya de la suivre, mais elle l'effaça de sa vie d'un geste de la main.

– Non, s'il vous plaît – lui dit-elle – oubliez tout cela.

Cet après-midi-là, tandis que son père faisait la sieste, elle lui envoya par Gala Placidia une lettre de deux lignes : *Aujourd'hui en vous voyant, je me suis rendue compte que notre histoire n'est rien de plus qu'une illusion*. La servante lui rapporta aussi ses télégrammes en vers, ses camélias séchés et lui demanda de lui rendre ses lettres et les cadeaux qu'elle lui avait envoyés : le missel de la tante Scolastique, les nervures des feuilles de ses herbiers, le centimètre carré de l'habit de Saint Pierre Claver, les médailles de saints, la tresse de ses quinze ans avec le ruban en soie de son uniforme scolaire. Les jours suivants, au bord de la folie, il lui écrivit de nombreuses lettres de désespoir et il harcela la servante pour qu'elle les lui apporte, mais celle-ci s'en tint aux dernières instructions de ne recevoir que les cadeaux qu'il devait rendre. Elle insista avec tant d'énergie que Florentino Ariza les renvoya tous, sauf la tresse, qu'il ne voulait pas renvoyer tant que Fermina Daza ne le recevrait pas en personne, pour parler ne serait-ce qu'un instant. Il ne l'obtint pas. Craignant une issue fatale à la détermination de son fils, Tránsito Ariza laissa son orgueil de côté et demanda à Fermina Daza de lui accorder à elle une grâce de cinq minutes, et Fermina Daza la reçut un instant dans le vestibule de sa maison, debout, sans l'inviter à entrer et sans un soupçon de faiblesse. Deux jours plus tard, à la fin d'une dispute avec sa mère, Florentino Ariza décrocha du mur de sa chambre la niche en verre poussiéreuse dans laquelle était exposée la tresse comme une relique sacrée, et Tránsito Ariza elle-même la rapporta dans l'étui en velours brodé de fils d'or. Florentino Ariza n'eut jamais plus l'opportunité de voir Fermina Daza seul à seul, ni de parler seul à seul avec elle durant les nombreuses rencontres de leurs très longues vies, jusqu'à cinquante et un an, neuf mois et quatre jours après, lorsqu'il lui réitéra le serment de fidélité éternelle et d'amour pour toujours lors de sa première nuit de veuvage.